

II

Jean-Didier Grosdidier avait fini de tailler les haies et éteint l'appareil. Il avait un vieux taille-haie à essence avec une lame de 70 centimètres, un bon matériel, mais bruyant comme l'enfer. « Vous devriez mettre un casque comme sur les chantiers », lui avait dit un jour le colonel. Il avait haussé les épaules.

Le silence lui parut total pendant quelques secondes, puis il entendit au loin le ronronnement d'un autre appareil, probablement le père Schmidt, plus bas vers le village, qui taillait lui aussi ses haies. À moins que ce ne soit un bûcheron dans la forêt. Depuis une semaine, les nuits étaient plus fraîches, les jours raccourcissaient, il y avait eu de la brume au petit matin. « N'oubliez pas les lauriers », lui avait répété à plusieurs reprises le colonel. Il les voulait

bien denses pour que les chevreuils ne puissent pas se faufiler et bouffer ses massifs.

Jean-Didier se recula de trois pas pour une vision d'ensemble. Il travaillait proprement, avec un cordeau attaché à deux piquets. Sur les flancs, il faisait aller sa lame en arc de cercle, d'abord de bas en haut puis de haut en bas. Sur le dessus de la haie également : des arcs de cercle. Toujours des arcs de cercle ! Il plaignait ceux qui taillaient leur haie sans faire des arcs de cercle. Il allait du milieu de la haie vers le bord pour que les branches tombent sur le sol. Mais il en restait, bien sûr.

Il posa son engin sur du papier journal par terre et remonta sur l'escabeau pour les ôter. Il lui fallait encore ratisser les feuilles mortes de l'allée et ce serait tout pour aujourd'hui. Il était devenu l'homme à tout faire du « château », ainsi que l'on appelait le manoir du colonel dans le pays. Il s'occupait du jardin et des réparations diverses, et conduisait même le colonel quand il allait à Nancy ou à Mulhouse. D'ailleurs, celui-ci le nommait son chauffeur-majordome et exigeait qu'il mette une cravate et des gants blancs quand il pilotait sa voiture, une vieille 4L avec le levier de vitesse sur le tableau de bord. Il l'engueulait régulièrement, le traitait d'empoté, de bras cassé et de joyeux luron. Mais

il lui prêtait également sa voiture quand il en avait besoin et l'invitait régulièrement à partager son dîner, préparé par Mme Thérèse, qu'il présentait comme sa gouvernante et que tout le monde au village soupçonnait d'être sa maîtresse. Une belle chambre à l'étage était à sa disposition ; il y dormait parfois quand il finissait tard et qu'il avait la flemme de rentrer chez lui. Jean-Didier était très fier de travailler pour le colonel. Au village, quand on le questionnait sur la vie au château, il invoquait le secret professionnel.

Après avoir ratissé l'allée et réuni les feuilles mortes en tas, Jean-Didier contourna la maison pour aller saluer le colonel qui faisait ses exercices du matin au fond du jardin. Il était dans son fauteuil roulant, habillé d'un bas de survêtement en coton rouge et d'un tricot de peau blanc ; il avait fait sa gymnastique et s'entraînait désormais à l'arc. Jean-Didier s'arrêta à la hauteur du catalpa. Le colonel détestait être dérangé quand il tirait.

Il était concentré, les traits du visage fatigués, les yeux légèrement plissés, le regard de fer. Il bandait l'arc lentement, tenait la flèche à la façon mongole, disciplinait son énergie musculaire, transmettait harmonieusement cette force à l'arc. Il soutenait que c'était davantage encore que la force la volonté

qui propulsait la flèche. Quand celle-ci partait à 200 kilomètres à l'heure, il était toujours extrêmement calme et serein, d'un calme et d'une sérénité réellement olympiens. Nombreux sont les hommes qui cherchent le bonheur. Lui disait l'avoir trouvé entre la seconde séparant le moment où la corde se détendait dans une vibration harmonieuse et celle où le claquement sec de la cible accueillait la flèche. Oui, c'était ça pour lui, le bonheur. Un bonheur qu'il aimait qualifier de métaphysique.

Lorsqu'il lâcha la corde, le fauteuil recula de près de 1 mètre ; la cible énorme et colorée (140 centimètres de diamètre) était à dix pas mais la flèche passa au ralenti à 3 bons mètres sur la droite et disparut dans un massif de rhododendrons. Détail qui n'est pas sans importance : le colonel était quasi-aveugle. Adossé à l'arbre, Jean-Didier applaudit.

— Bravo, colonel, si je puis me permettre, dit-il en s'inclinant.

Le colonel fit pivoter le fauteuil, exécuta un petit signe courtois de la tête.

Il avait près de 80 ans, était petit et déplumé. Jean-Didier souriait gauchement.

— Eh bien, si vous n'avez plus besoin de moi, je crois que je vais y aller.

— Pas de trous dans la haie ? demanda le colonel en ôtant son gant de protection.

— Pas de trous dans la haie, colonel.

— C'est bien. Rompez.

Jean-Didier s'inclina.

— Merci, colonel. Je vous souhaite une bonne journée, colonel.

Mais le colonel poussait déjà les roues de sa chaise pour aller récupérer son projectile et ne répondit pas. Il passait ses soirées à fabriquer des flèches avec du bois de sapin sur lesquelles il fixait des pointes cylindriques ou triangulaires et un empennage en plumes de dinde. C'était un passionné ! Outre les arcs, il collectionnait les arbalètes et les vieilles pétoires : il avait quelques arquebuses à rouet sur lesquelles n'aurait pas craché un musée historique, ainsi qu'un mousquet italien à double feu, et même une scopette du xv^e siècle qui ressemblait à un vieux tromblon. Sans compter les pistolets d'anthologie : Mannlicher 1903, Bergmann 1910, Tokarev soviétique de la grande époque, Colt 45 1911, Mauser 7,63 mm modèle 1899 ! Une collection pour le seul amour de l'art.

Pour les choses sérieuses, il avait un revolver Smith & Wesson calibre 38 planqué sous son oreiller et un Colt Python maousse attaché sous le siège

de sa chaise roulante. Quand il voyait une ombre approcher ou entendait un bruit suspect, il dégainait le Colt. Tout le monde dans le pays avait pris l'habitude de se présenter à haute et intelligible voix en pénétrant chez lui.

Jean-Didier passa à la cuisine boire un verre d'eau, prit le sac en plastique rempli de déchets, qu'il déposa dans la poubelle de la voirie, et s'engagea sur le chemin du village, son taille-haie à la main.

Quelques centaines de mètres plus bas, c'était bien le père Schmidt qui taillait ses buissons. En équilibre instable sur l'escabeau, il avait l'air d'un tailleur du dimanche. Jean-Didier le salua d'un petit signe de la main auquel le vieil homme répondit en levant brièvement son outil. Il travaillait comme un cochon, au jugé, sans cordeau, négligeant les arcs de cercle ! Jean-Didier était écœuré. Cet immigré alsacien avait traversé le col de Bussang trente ans auparavant et s'était installé dans la vallée, sans perdre pour autant son accent et ses mœurs charcutières.

À la sortie du hameau de la Croix-aux-Mines, Jean-Didier quitta la route pour s'engager sur un petit sentier qui contournait Saint-Pierre-aux-Puces, plongeant dans une tourbière. Les nuages s'étaient ouverts, laissant percer un rayon de soleil. Le vallon marécageux était cerné par les épicéas, parsemé de

bouleaux nains, de saules et d'airelles rouges. Le sentier contournait le marais. Malheur à l'idiot qui voulait couper par le centre ! Les tourbes vous suçaient les chevilles. On racontait qu'au temps des Suédois une jeune fille tragique s'était laissé engloutir pour éviter le mariage.

Arrivé à un pré à vaches qui formait une minuscule colline, il le coupa par le milieu pour rejoindre un autre sentier en bordure de forêt. Il avait hésité à passer par le village pour aller boire un coup chez Pierrot mais son frère lui avait laissé un message plus tôt dans la matinée : « Dépêche-toi de rentré. Urgend. »

Que lui voulait-il, ce grand con ? Ça, pour donner des ordres, il était fort ! Mais pour ce qui était de se remuer les fesses à chercher du boulot, il n'y avait plus personne.

Jean-Didier vivait avec son frère aîné Jean-Maurice, dit Jean-Mo, et son petit frère Jean-Jean, dans la ferme familiale adossée à la forêt. Depuis la mort de leurs parents, ils n'avaient plus de vaches et n'exerçaient plus aucune activité agricole ni commerciale, Jean-Mo ayant refusé de continuer à faire vivre l'auberge, ce qui, au prix du lait, était la seule manière de survivre. « Je ne suis pas un larbin comme toi, disait-il à Jean-Didier. Moi j'ambitionne. » La bonne

blague ! Il passait ses journées à roupiller et à boire des boîtes de bière et n'était même pas capable de couper du bois quand arrivait l'hiver.

Quant au benjamin, c'était un poète. Il jouait au piano, rêvait d'îles tropicales abandonnées recouvertes de crabes rouges que la saison des pluies faisait sortir de leurs trous pour regagner la mer et lâcher leurs œufs noirs dans les flots tumultueux avant la nouvelle lune. C'est peu dire que Jean-Didier en avait marre. Lui bossait pendant ce temps ! Il taillait les haies, s'occupait des jardins, réparait les clôtures, déblayait les routes, l'hiver, avec le tracteur, faisait même le tour des petites vieilles du canton pour leur débiter en bûchettes de 20 centimètres le bois qu'elles se faisaient livrer et qui ne rentrait pas dans les petits poêles dont elles étaient encore toutes équipées.

Du sentier, il gagna par un taillis de châtaigniers le chemin de terre qui menait à la ferme. La cour était jonchée d'immondices. La clôture en bois qui entourait la propriété était affaissée à plusieurs endroits, les planches pourries se détachaient et pendouillaient. Sous le grand sapin blanc, à la limite de la cour et du grand pré, au milieu d'un grillage métallique à mailles hexagonales, une carcasse de Simca 1000 avait pris souche. La peinture avait pelé, la portière droite était ouverte, figée, les jantes

étaient envahies de mousse et de fougères, les vitres brisées, les sièges éventrés et brûlés par la fiente ; c'était la demeure des poules.

Sur le mur à côté de la porte d'entrée, la mobylette de Jean-Mo. Jean-Didier contourna le bâtiment et entra par l'étable. Il y avait stocké une vingtaine de balles de foin fauchées sur le grand pré, en attendant que ceux du poney club viennent les chercher. Avec la sécheresse en plaine, le prix du fourrage flambait. 140 euros la tonne ! Il traversa l'étable, déposa son taille-haie le long du mur, longea l'ancienne fromagerie et pénétra dans l'immense cuisine.

Jean-Mo était à genoux devant une carcasse de scooter, une clé à molette à la main, des outils éparpillés autour de lui. Dans cette ferme, il y avait une étable, une cour et même une grange avec un établi mais il fallait que ce collectionneur de crottes de souris bricole dans la pièce à vivre ! Trois mois auparavant, Jean-Didier avait glissé sur une flaque d'huile et failli se péter le crâne contre le fourneau. Jean-Jean était assis sur la banquette sous la fenêtre et fumait sa pipe.

— Salut M'mo, salut Jean-Jean.

— Salut, répondirent les deux frères.

Jean-Didier s'assit autour de la grande table en chêne.

— Alors ?

— Alors quoi ? répondit Jean-Mo.

— T'as pas un truc à me dire ?

Jean-Mo fronça les sourcils. Jean-Didier n'en revenait pas. Ce trognon de chou l'avait fait cavalier pour rentrer !

Jean-Jean toussa.

— Mais si, Momo, tu sais bien, rapport à l'Américaine...

— Quelle Américaine ? demanda Jean-Didier.

Jean-Mo se tapa le front en rigolant, se tartinant d'huile au passage. Il se leva, s'essuya les mains sur sa salopette.

— J'avais la tête à ma bécane, dit-il. Quand je fais un truc, je me donne à fond.

Jean-Didier leva les yeux au ciel. Jean-Mo tira une chaise et s'assit en face de son frère.

— Alors ?

Jean-Mo se releva aussi sec, prit un journal qui traînait sur le buffet, le déplia et le posa devant Jean-Didier. Il se rassit en souriant et mit le doigt sur un article. Jean-Didier regarda la photo d'une belle jeune fille aux longs cheveux noirs et lut le titre : « Samantha-Sun Lopez invitée au salon du livre d'Épinal. » Il releva les yeux mais Jean-Mo lui fit signe de continuer. Il lut le chapeau de l'article :

« La célèbre chanteuse américaine aux millions de livres vendus est l'invitée exceptionnelle du salon du livre qui se tiendra dans la capitale vosgienne à partir de vendredi prochain. Un événement à ne pas rater. » Jean-Didier soupira. Il détestait les énigmes.

— Tu t'intéresses à la culture ?

Jean-Mo riait franchement à présent. Il se frottait les mains. Il se leva à nouveau et se mit à faire le babouin. Il déambulait d'un bout à l'autre de la pièce en se battant la poitrine et en poussant des petits cris perçants. C'est ainsi qu'il exprimait sa joie. Il passa devant le frigo, prit une bière et revint s'asseoir en tirant la languette de la boîte. Il but une longue gorgée, reposa son doigt sur la photo, s'essuya la moustache d'un revers de l'autre main.

— Samantha-Sun Lopez. Des millions de livres. Ça te dit quoi ?

Jean-Didier le regardait en silence. Il se leva à son tour pour se chercher une bière, en proposa une au petit frère qui refusa, revint s'asseoir.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me dise. J'en ai rien à foutre, c'est tout.

Il décapsula sa bière à son tour, aspira la mousse.

— Haha, il en a rien à foutre ! T'entends ça, Jean-Jean, il en a rien à foutre ! Des millions de livres !

Toi qu'es intello, dis-lui voir un peu combien coûte un livre...

— Environ 20 euros, répondit Jean-Jean.

— 20 euros le livre, t'entends ça, fermier à poux ? Et 20 euros multipliés par des millions, ça fait combien à ton avis ?

— Toujours des millions, répondit Jean-Didier.

— Correct. Cette Samantha-Sun Lopez est donc millionnaire. CQFD.

Jean-Didier but une gorgée de bière. Il n'osait imaginer ce que ce cervelas avait dans le crâne.

— Donc, si je récapitule, tu m'as demandé de rentrer dare-dare pour m'annoncer qu'une chanteuse américaine invitée au salon du livre d'Épinal la semaine prochaine est millionnaire, c'est ça ?

— Correct.

— Tu veux te faire dédicacer un livre ?

— Ouah, haha ! Ouh-ouh-ouh !

Il se grattait le sommet du crâne, sautillait sur sa chaise, recommençait à faire le chimpanzé.

— Lui demander des conseils d'écriture ?

— Oh ! Hihi ! hoho-ho ! kwak ! kwak !

— Abrège alors.

Il redevint sérieux.

— Je veux la kidnapper.

Jean-Didier posa son regard sur Jean-Jean qui

débourrait sa pipe dans le cendrier, puis sur la photo de Samantha-Sun Lopez, puis sur Jean-Mo.

— Tu veux la kidnapper...

— Oui, monsieur. La kidnapper contre rançon.

Il se redressa, balança sa boîte vide contre le mur, leva les bras au ciel.

— La kidnapper contre une putain d'énorme rançon de nom de Dieu ! gueula-t-il. Hahaha ! Ouh-ouh-ouh !

Il bondissait comme un débile, se prit les pieds dans sa carcasse de scooter et s'étala de tout son long. Jean-Didier se leva de sa chaise, ramassa la boîte de bière vide et la jeta à la poubelle. Jean-Mo était couché sur le dos et souriait aux anges, palpant des billets imaginaires.

— Donc, tu veux la kidnapper, récapitula Jean-Didier. Et il en pense quoi, Jean-Jean ?

Jean-Jean haussa les épaules.

— Ça ferait un peu de fraîche...

— Ben voyons.

Son rêve, c'était d'ouvrir un palace sur une île privée pour milliardaires. Il en avait repéré une à vendre sur Internet pour 16 millions dans les Caraïbes, avait dessiné les plans de l'hôtel avec ses trois piscines, sa piste d'hélicoptère et sa marina. Il avait même réalisé un business plan avec étude de marché, stratégie

marketing et bilan prévisionnel. Jean-Mo avait dû lui faire miroiter une bonne zozotte pour démarrer son affaire.

— Bon, ben, c'est parfait. Il me reste à surveiller le journal, dit Jean-Didier en se rasseyant.

— Pourquoi que tu veux surveiller le journal ? demanda Jean-Mo.

— Pour ne pas rater l'article qui racontera comment deux blaireaux des montagnes se sont retrouvés derrière les barreaux de Maxéville pour avoir voulu kidnapper une fille qui doit se balader en permanence avec deux gardes du corps.

Jean-Mo se releva et revint s'asseoir en face de son frère en le pointant du doigt.

— Pas con, l'histoire des gardes du corps... pas con du tout, ma parole... si, si, je t'assure... sauf que j'y avais pensé avant toi.

— Parce qu'en plus tu réfléchis ?

— Oh oui, je réfléchis... et pas qu'un peu ! Figure-toi qu'y en a là-dedans... (Il se touchait le front à l'endroit de la tache d'huile.) Alors, imaginons qu'elle a des gardes du corps, un, deux, trois, quatre, dix, cent gardes du corps ! Elle signe ses livres, les colosses sont derrière elle, autour d'elle, partout les colosses, impossible de la kidnapper, pas vrai ? Seulement, y a bien un moment où elle va se

séparer de ses gardes du corps, qu'est-ce que t'en dis ?
Et c'est quand qu'elle va se séparer de ses gardes du corps à ton avis ?

Il claqua des doigts et, dans un geste de danseur disco des années 1980, pointa son index sur Jean-Jean tout en continuant à fixer Jean-Didier.

— Quand elle ira faire pipi, répondit Jean-Jean.

— Et voilà, reprit Jean-Mo en relevant le menton comme Mussolini. Quand-elle-ira-faire-pipi. Tout est là.

Il était fier !

— Et il se trouve que Jean-Jean qui connaît les lieux où se passe le salon a quelque chose à dire sur le sujet. Pas vrai Jean-Jean ?

— Les toilettes sont au bout d'un couloir, juste à côté d'une sortie de secours, récita Jean-Jean.

— *Juste à côté d'une sortie de secours*, répéta Momo. T'as pigé ?

— Et si elle ne va pas faire pipi ?

— Tout le monde va faire pipi, même les écrivains millionnaires. C'est ça l'astuce.

— Je vois.

— Alors ? J'ai dit ou j'ai pas dit qu'y en a là-dedans !

Il éclata de rire. Jean-Didier se leva.

— Bon, ben, c'est super, les frangins. C'est pas

tout mais je dois rappeler le poney club pour le foin...

— Le foin... Non mais le foin... laisse tomber le foin, nom de Dieu ! Je lui propose d'être millionnaire et il répond le « foin » ! En fait, il faudrait que tu nous files un petit coup de main... J'ai fait une liste de ce qu'on a besoin et il nous manque un truc.

Jean-Mo sortit une feuille de sa poche et la déplia. « Matériel qu'on a besoin pour enlever Samantha-Sun Lopez », était-il inscrit au feutre noir d'une écriture enfantine. (Au moins l'enquête sera vite bouclée, pensa Jean-Didier.) En dessous, il y avait une liste : 1) un mouchoir en tissu ; 2) une petite bouteille de chloroforme ; 3) trois cagoules ; 4) une voiture.

— Pourquoi trois cagoules ? demanda Jean-Didier

— Pour pas qu'elle reconnaisse nos visages, gueule de fesse.

— Pourquoi *trois* ?

Jean-Mo eut un sourire idiot.

— C'est-à-dire que... on se disait que... un, deux, trois, quoi. La famille.

— La famille.

— Voilà, c'est ça. La famille. Trois parts égales. Fini le foin !

— Et c'est quoi qui te manque ?

— Ben justement, on pensait avec Jean-Jean...

pour y aller et revenir, tu vois... au pire y a la mobylette, mais bon... on se disait que peut-être... si t'empruntais la bagnole au colonel...

— Tu veux que j'emprunte la bagnole du colonel pour aller kidnapper une millionnaire américaine ?

— C'est-à-dire, t'es pas obligé de lui dire pourquoi tu l'empruntes... pas vrai Jean-Jean ?

— Pas obligé, répondit Jean-Jean.

Jean-Didier soupira. Il imagina les deux crétins sur leur mobylette avec une fille chloroformée à l'arrière. Mieux valait leur filer le train pour éviter qu'ils ne déconnent complètement.

— OK, je lui demanderai.

— Ça, c'est causé ! gueula Jean-Mo.

Il se leva, tapa dans le dos de son frère et chercha une nouvelle bière au frigo. Il la décapsula d'un geste vif et, debout au milieu de la cuisine, tendit la boîte qui dégueulait de mousse.

— À la santé des frères Grosdidier, ces sacrés millionnaires !